

Enseigner la littérature francophone sub-saharienne dans une perspective interculturelle: cas du concept de développement durable

by Emmanuel K. Kayembe

L'un des apports essentiels du texte francophone en FLE consisterait dans la possibilité qu'il ménage à l'apprenant occidental de découvrir les limites de sa propre culture, d'en relativiser l'universalité et d'adopter, le cas échéant, une conduite d'accommodation identitaire salubre. En effet, l'autre est consubstantiel à soi-même. Les identités se nourrissent sans cesse de l'ailleurs. Elles ne s'explicitent que dans des contextes d'altérité, puisqu'elles constituent des processus ouverts à autrui, adaptables, en perpétuelles construction et évolution. Et les enjeux qu'elles révèlent aujourd'hui ne peuvent être mieux compris que dans le cadre d'une éducation interculturelle. En ce sens, la littérature francophone en général, et la littérature francophone sub-saharienne en particulier, constituent le laboratoire rêvé pour l'amorce d'un dialogue fructueux des cultures. En effet, alors qu'on croyait clos le débat sur le rapport entre la nature et la culture, par exemple, des questions écologiques poignantes sont venues récemment remettre en question un modèle de développement de type hégélien, qui s'est universalisé à la faveur de la violence coloniale, et ressusciter, du coup, un intérêt pour les mythologies paysannes, qualifiées naguère de "primitives".

Notre propos est de montrer, à partir de l'étude d'un certain nombre d'extraits d'auteurs francophones sub-sahariens et par des incursions comparatives dans le champ littéraire français, comment les problèmes liés au développement durable, qui se fonde sur une redéfinition du rapport entre la nature et la culture, peuvent être examinés à la lumière du clivage littéraire entre centre franco-parisien et périphéries. De la sorte, nous croyons pouvoir proposer à l'enseignant l'une des pistes les plus rentables d'exploitation du texte francophone en classe de FLE.

Littérature et développement

À strictement parler, le concept de développement, comme l'a montré assez récemment un rapport de la "Coordination pour l'Afrique de demain" (CADE), appartient de plein droit au champ épistémologique de l'économie, de l'économie politique, de la sociologie, de la géographie, voire de l'anthropologie (2008). Cependant, il faudrait reconnaître que la littérature, en tant que discours polymorphe sur la vie des hommes, des sociétés et des cultures, peut aller jusqu'embrasser la totalité de l'expérience humaine et, de ce fait, ne peut être totalement dissociée des questions liées au bien-être des hommes, à l'aménagement matériel et spirituel de leur espace de vie. Dans *Littérature et développement* (1981), par exemple, titre audacieux alliant deux termes apparemment incompatibles, Bernard Mouralis, pour ne citer que lui, essayait déjà de définir *in recto* le rôle de la littérature négro-africaine dans la lutte contre les dominations étrangères et *in*

obliquo l'importance des productions culturelles dans le processus de développement d'un continent. Quoiqu'il en soit, les œuvres de l'esprit ont toujours rempli une fonction essentielle dans les quêtes et les conquêtes humaines du mieux-être. Comme le notent si bien Wellek et Warren, "une grande partie des questions soulevées par l'étude de la littérature sont, du moins en dernière analyse ou par implication, des questions sociales" (129).

La littérature coloniale et le développement comme produit d'une conquête de la nature

Le développement, tel que défini par la littérature coloniale sur l'Afrique à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, avait trait à une conquête de la nature, considérée comme un obstacle à la marche de la civilisation. Il s'agissait, dans toutes les parties du continent noir, de vaincre avant tout la soi-disant hostilité d'un environnement sauvage aux fins de transformer celui-ci en un espace confortable. Le soleil, le désert et la forêt ont ainsi fourni la matière élémentaire à partir de laquelle s'est déployé tout un imaginaire littéraire. Dans son journal viatique intitulé à dessein *Au Soleil*, Guy de Maupassant, pour ne citer que lui, relève le caractère implacable du soleil africain, qui semble s'opposer à toute vie; Pierre Loti, par contre, insiste, dans le *Roman d'un spahi*, sur ce qu'il considère comme l'aridité létale des solitudes nord-africaines; Ernest Psichari, enfin, croit devoir souligner la dimension d'intemporalité et de torpeur dans laquelle baignerait un territoire qu'il n'hésite pas à assimiler à des *Terres de soleil et de sommeil* (Ongba 19-20). Faute de place, nous ne nous limiterons qu'à ces quelques exemples, qui sont loin d'avoir épuisé les ressources imaginaires auxquelles ont recouru plusieurs siècles de littérature en vue de représenter l'Afrique.

Notons toutefois que l'une des images les plus prégnantes, qui ont servi à représenter le continent noir dans l'imaginaire européen, est celle de la "monstruosité" forestière, notamment en Afrique centrale:

Mais je voudrais, vois-tu, que tu sentes exactement ce qu'est cette Afrique où tu vas venir. Ici, c'est le pays de la folle exubérance végétale, d'une exubérance tellement inouïe qu'elle entraîne aux idées tristes, à un presque constant retour en soi. Comment t'expliquer ça. Il faut y être pour le sentir réellement, il faut être entouré de ces plantes qui s'entre-dévorent, de cet hallucinant carnaval végétal pour se rendre compte que toute la substance de la terre, toute la lumière du ciel ne sont réservées qu'aux seules feuilles, qu'aux seuls troncs et que, tout ce qu'ils donnent à ces feuilles, à ces troncs, la terre et le ciel semblent l'enlever aux hommes (Cornélius 86-87).

L'on trouvera déjà des descriptions similaires dans *Le Vieux Congo* (1930) de Léo Lejeune et dans *Bornes de l'Océan* (1946) de Jules Minne, pour ne citer que ces auteurs. C'est donc surtout de l'Afrique centrale, en l'occurrence du Congo dit belge, dont il est question, en cette littérature coloniale qui définit la mise en valeur des terres comme un travail de défrichage, de culture et d'exploitation, et la nature comme un monstre à vaincre au prix d'un combat sans merci. Dans *La Dette cachée de l'économie* (2014), Renaud Duterme et Éric de Ruest expliquent le désastre écologique actuel à partir d'une histoire coloniale globale, démontrant que "l'idée même qui sous-tendait la colonisation était environnementale: l'objectif principal était l'exploitation de ressources naturelles inexistantes (ou difficilement exploitables) dans les contrées européennes" (Duterme 20):

L'intérêt des puissances coloniales primait donc sur tout le reste, et les conséquences sociales et environnementales pesaient peu face aux perspectives de profit d'une minorité. L'industrialisation européenne et américaine accentua cette tendance, notamment avec la découverte des propriétés du caoutchouc. Utilisé depuis des siècles par les Indiens d'Amazonie (notamment comme imperméabilisant), le caoutchouc fut un des piliers de la révolution industrielle, au même titre que le charbon et l'acier [16]. De nombreuses régions amazoniennes virent se multiplier les plantations d'hévéas, avec pour principal effet la destruction de la forêt tropicale. Ce commerce international contrôlé par une dizaine de firmes européennes [17] fut étendu par la suite à l'Asie et à l'Afrique (notamment au Congo par le roi Léopold II [18]) (Duterme 20).

La déforestation comme processus inaugural du développement du continent africain s'est ainsi accompagnée de dégâts écologiques considérables, dont les effets se font sentir jusqu'à aujourd'hui.

Littérature postcoloniale et développement durable

Si la relation entre la littérature et le développement semble quelque peu prêter à controverse, la nouvelle notion de "développement durable," qui montre la limite des discours classiques sur la croissance qualitative et quantitative des sociétés, humanise le problème du progrès socio-économique dans le monde et sollicite davantage la contribution des branches dites "molles", dont la science littéraire. Du coup, l'on observe un intérêt de plus en plus croissant pour les savoirs écologiques alternatifs, dont les littératures périphériques se font parfois l'écho.

Cependant, il ne serait pas possible d'examiner en quelques minutes le thème du "développement durable" dans toutes les littératures francophones. Aussi allons-nous nous limiter à un champ littéraire francophone singulier, celui du Congo-Zaïre, tout en le comparant à d'autres espaces littéraires, le cas échéant.

En effet, la littérature francophone du Congo-Zaïre fait état d'un ensemble de discussions relatives au développement durable, dans le cadre de nouveaux enjeux écologiques. La politique de "recours à l'authenticité," initiée par le Président Mobutu dans les années 1970, a eu une répercussion considérable sur les thématiques romanesques et poétiques. Car cette pensée politique, "c'était aussi et surtout la redécouverte d'un rapport singulier à la nature, une philosophie de l'environnement, qui entendait tirer profit de la *différence écologique* sur l'échiquier international" (Kayembe 120-121):

D'ailleurs, souligne Mobutu, nous avons un réel avantage par rapport aux pays riches, car il y a des erreurs qu'ils ont commises et que nous pouvons éviter, c'est notamment le cas pour la protection de l'environnement, la pollution des eaux, les concentrations urbaines, le traumatisme des bruits, et tous les énervements dus à la vie moderne (Mobutu 1973).

Comme raccourci suggestif des questions écologiques majeures qui se sont posées dans le champ intellectuel congolais des années soixante-dix, l'on pourrait citer cette réflexion de M. Botolo, qui reste d'une actualité saisissante:

Il est un fait que la science, les techniques recherchées pour elles-mêmes n'ont pas de sens. Elles débouchent sur un vide qui est négation de l'homme, qui est nihilisme. L'homme déshumanisé vit dans un trouble profond, dans la technicité et la bureaucratie où il est foulé aux pieds. L'homme est pris dans son propre piège dans ce développement des techniques qui lui donne la possibilité de "détruire son habitat terrestre, de commettre un suicide au niveau de l'espèce".

Un roman de Georges M. a. M. Ngal intitulé *Giambatista Viko ou le viol africain du discours africain*, publié pour la première fois en 1975, reprend à nouveaux frais cette problématique écologique en l'enrichissant d'une mise en question du capitalisme comme moteur du progrès économique dans les pays dits du "Tiers-Monde":

On ne peut sauver la Terre dans le cadre du capitalisme. On ne peut développer le Tiers-Monde selon le modèle du capitalisme. La lutte pour une extension du monde de la beauté, de la non-violence, du calme est une lutte politique. L'insistance sur ces valeurs, sur la restauration de la terre comme environnement humain n'est pas seulement une idée romantique, esthétique, poétique qui ne concerne que les privilégiés: c'est aujourd'hui une question de survie (Ngal 34).

En effet, à partir de 1972, une société savante globale, constituée des personnalités du monde scientifique et économique et connue sous le nom de "Club de Rome" (Ngal 19 et 97) sert de plate-forme aux discussions relatives à la croissance et aux enjeux économiques et écologiques qui en découlent. Elle publie un premier rapport alarmant sous le titre de *The Limits to Growth*, dont la traduction française est *Halte à la croissance*. Elle est alors présidée par l'italien Aurelio Peccei et l'écossais Alexander King (Ngal 19).

Nous sommes à un tournant où le seul langage des statistiques, la seule poésie des chiffres ne suffisent à sauver l'humanité. Les prophéties sur les limites de la croissance, sur la terre cultivable, l'atmosphère, les ressources naturelles jettent l'alarme. Leur écho rappelle étrangement les cris de Malthus. Et pourtant la terre continue de tourner. Va-t-elle vers son suicide? A chaque étape les hommes s'adaptent à la situation. Le drame de l'humanité réside, bien sûr, dans les limites et les possibilités de la croissance continue. En dernier ressort, c'est un problème d'espace (Ngal 20-21).

Outre le roman de Ngal, qui souligne la nécessité pour les Africains de trouver un nouveau "modus vivendi" avec la nature, il existe tout un courant poétique congolais qui s'inscrit en faux contre l'imagerie d'Épinal coloniale relative à une Afrique naturellement monstrueuse et qui repense le rapport nature/culture à la faveur de nouvelles implications écologiques. La nature devient ici, dans un élan de naturisme passionnel, la Mère ou l'Épouse, selon que le poète cherche à mettre en relief le caractère rustique de ses origines ou qu'il aspire à se rapprocher d'une terre aliénée, à s'unir à elle en un mariage à forte valeur hiérogamique. Comme le souligne justement Victor-Paulin Bol, la "femme" est, en cette poésie du terroir, "terre, elle est paysage, elle est contact avec la vie immanente des choses, elle est patrie aussi. Et, à l'inverse, on parle de la terre et de la végétation comme d'une femme" (Bol 16-17):

Il s'agit ici des Paroles pour la Terre, pour cette Terre que nous avons pétri des années durant, dans la douleur et le deuil, du sang de nos pères, de l'avorton de tes viscères – ô Femme poignardée aux heures de la délivrance ! – et des larmes de nos yeux trop longtemps écarquillés d'angoisse et de peur, de privations et d'incertitude. Il s'agit des Paroles qui ne mentent pas, qui ne trichent pas (Kadima-Nzugi 9).

Cette poésie tellurique dénonce ainsi de biais les abus écologiques coloniaux. Elle prône une réappropriation environnementale responsable et redéfinit essentiellement le rapport à la terre natale en l’humanisant. Que l’on se réfère ici à une œuvre comme *Réveil dans un Nid de Flammes* de Mukadi Matala, par exemple, où le poète déclare de manière péremptoire : “je veux régenter ma terre gousse d’or sandale de cuivre / nid d’uranium réceptacle d’étain / terre de lacs aux flots de misère” (Bol 126) ! L’on passe ainsi de l’image d’une exploitation minière et agricole abusive à la représentation d’un sol dont on tire subsistance dans une relation d’amour intime, comme dans la situation d’un enfant qui reçoit de sa mère sa part de lait essentielle. Dans *Ma Terre perdue*, le poète congolais Paul-Olivier Musangi, pour ne citer que lui, parle du Congo comme d’une mère, dont le devoir est d’“allaiter [ses] enfants / du lait de [son] corps, de les serrer contre [son] corps /qu’ils y sentent la maternelle moiteur / de ses collines bénies” (Bol 184). On pourrait également citer ces vers d’un autre poète congolais, Dieudonné Kadima-Nzuji, qui, dans *Préludes à la terre*, humanise sa relation patriotique en une formule lumineuse : “Terre que voici mienne ô femme défrichée / femmeensemencée ! / Gorge nubile gonflée de suc / pour la soif de mes viscères” (Kadima 198):

Ainsi, la Terre prend ici d’abord figure de giron englobant, de matrice génitrice. Elle devient ensuite Mère par le miracle de la parturition. Mais, en même temps, elle bénéficie d’un nouveau statut, celui d’“Épouse”. Au lieu de s’arrêter à un simple rapport de séparation “sujet-objet”, le poète va plus loin en rétablissant, par le biais de la *parole*, une relation interactive entre lui-même et son pays. Une prosopopée (la patrie conçue comme une Femme légitime) permet, en effet, d’envisager un dialogue de nature amoureuse entre le poète et sa patrie, une véritable interaction, qui suppose à la fois la préservation et la protection de l’objet d’amour [...]. En effet, il ne s’agit plus, comme à l’époque coloniale, d’exploiter à fond, sans état d’âme, une terre conçue comme un simple réservoir de ressources naturelles, mais de célébrer les retrouvailles idylliques du paysan et du terreau dont il tire vie et subsistance. On pourrait appliquer au poète ce que Bourdieu a justement remarqué à propos du cultivateur kabyle: “[t]oute la pratique du paysan actualise, sur un autre mode, l’intention objective que révèle le rituel: jamais traitée comme matière première qu’il s’agirait d’exploiter, la terre est l’objet d’un respect mêlé de crainte” (ici mêlé de tendresse et de compassion). Mieux, “elle saura”, dit-on, “exiger des comptes” et tirer réparation des mauvais traitements que lui inflige le paysan précipité ou maladroit. Le paysan accompli se “présente” à la terre avec l’attitude qui convient à un homme et devant un homme, c’est-à-dire face à face, dans la disposition de familiarité confiante qui convient envers un parent respecté”. La terre, le pays est ainsi assimilé à un partenaire, engagé avec le poète dans une relation intime, empreinte d’amour et de douceur, loin de “la loi de l’intérêt tout nu et du calcul égoïste” (Kayembe 128).

Ces figures d’érotisation et de féminisation de la Terre constituent la métaphore d’un type d’utilisation terrienne conforme à la notion de développement durable. En effet, la question de l’imminence d’une catastrophe écologique mondiale, qui voit le jour au courant des années 1960-1970, contraint les scientifiques à réfléchir sur les possibilités d’invention d’une nouvelle éthique de l’environnement et de la production agro-minière. Et c’est à ce débat que se mêlent les poètes à leur manière! En ce sens, les cultures vivrières, dont la signification est métaphorisée au travers de l’image d’un enfant tirant naturellement sa nourriture du cordon ombilical ou du sein maternel, constituent, aux yeux de ces écrivains, une planche de salut pour les pays en voie de développement. Car elles sont destinées à l’autoconsommation et à l’économie de subsistance et, par conséquent, sont moins nuisibles à l’écosystème que les cultures extensives mécanisées, destinées à

l'exportation (se nourrir du lait de la Terre-Mère, c'est littéralement ne prendre du terreau natal que le strict minimum vital, loin des abus et des gains égoïstes). Ainsi, ce que cherche à exprimer, en des tours apparemment naïfs, la production poétique congolaise des années 1970, c'est toute cette problématique écologique qui prend la mesure de l'exode rural et de l'acculturation agro-alimentaire:

L'introduction des cultures nouvelles et la recherche de nouveaux produits (tel le copal) avaient quelquefois détourné le Congolais de ce qui constituait sa principale activité dans sa communauté (l'assurance de sa substance) vers les nouveaux produits souvent plus rémunérateurs que les produits vivriers. Comment pouvait-on, par exemple, pousser les populations à la production des vivres, si le commerce payait plus cher un kilo de copal que de riz ou d'arachide ? Les populations congolaises, attirées par les bénéfices (?) que leur procurait la pêche du copal au sein des marais immenses [...] abandonnant pendant plusieurs mois leurs villages et leurs cultures, n'y laissant que quelques vieillards impotents, hommes, femmes et enfants valides vivant misérablement durant des mois sur de petits îlots au milieu des marais en sondant toute la journée le sol boueux pour en retirer la précieuse résine de copal. En leur absence du village, les éléphants, les cochons sauvages... avaient ravagé les plantations d'ailleurs envahies de mauvaises herbes, les fauves avaient décimé le petit bétail, les termites avaient démoli les huttes. (Cité par Kayembe 127)

À strictement parler, les poètes congolais ont réécrit les déclarations de la Conférence des Nations Unies sur l'Environnement organisée en 1972, dit "Sommet de la Terre" de Stockholm, notamment en ses articles 1, 2 et 3. En effet, Ces assises rétablissent un contact plus intime entre l'homme et son environnement, en les considérant dans une relation de création mutuelle ("l'homme est à la fois créature et créateur"): la Terre-Mère donne la vie à l'homme, qui à son tour la finalise en fonction de ses besoins vitaux. En outre, les ressources naturelles, présentées comme limitées et donc épuisables, sont assimilées à un patrimoine commun à utiliser "dans l'intérêt des générations présentes et à venir."

Exploitation textuelle interculturelle

Les questions écologiques impliquant la survie de la planète Terre se sont donc globalisées dans les années 1970, avec l'élaboration des programmes économiques autocentrés dans le Tiers-Monde et l'apparition des "community gardens" aux États-Unis, par exemple. Et il y a lieu d'en retrouver les traces dans des œuvres de fiction de par le monde. Elles sont donc devenues interculturelles. L'interculturel, faudrait-il souligner, doit être entendu au sens de "la prise de conscience et (de) la coexistence de cultures diverses associée à la nécessité de créer des points de rencontre entre ces cultures" (Defays & al. 15). En gros, il s'agit d'"[a]pprendre à penser l'Autre, apprendre à penser le Moi à partir d'une découverte d'autrui" (Abdallah-Preteille 6-7). Aussi l'une des voies royales, susceptibles de conduire au cœur des problèmes d'altérité écologique, consisterait-elle à essayer de repérer et d'étudier, au niveau de la textualité, la manière dont les écrivains issus de divers champs littéraires dialoguent entre eux autour des défis environnementaux actuels. Que l'on se souvienne ici de Michel Serres, philosophe et auteur français qui, dans *Hermès III* (1974), recourt au roman *Gouverneurs de la rosée* (1944) de l'haïtien Jacques Roumain, pour illustrer ce qui deviendra l'une des motivations thématiques essentielles de son *Contrat naturel* (1990), à savoir une nécessaire réconciliation avec la Nature pour la survie de l'humanité ! Ou encore de l'écrivain congolais Lisembe Elebe qui adapte le

même roman sous la forme d'une pièce théâtrale, publiée aux éditions Pierre Jean Oswald, à Paris, en 1973. Dans le même ordre d'idées, il ne serait pas futile de souligner l'influence que la littérature rurale française a exercée sur le champ littéraire congolais des années 1970-1980. En effet, certains motifs ethnologiques, notamment funéraires, figurant, entre autres, dans *Entre les eaux* de V.Y. Mudimbe et *Le Pacte de sang* de Pius Ngandu Nkashama sont empruntés à Jean Giono, par exemple. Dans leur quête éperdue d'une identité rurale, les auteurs congolais n'ont pas manqué de s'inspirer des "*Vraies richesses* (1937) qui toutes naissent de la terre et de ses travaux, de l'adhésion à l'ordre naturel du monde et de l'insigne liberté de l'individu, incompatible avec la civilisation moderne et l'embrigadement qu'elle suppose" (Lagarde & Michard 511).

C'est donc à partir d'un certain nombre d'extraits choisis à dessein que l'enseignant jouera le rôle de passeur de culture. Outre des textes issus de la littérature francophone du Congo-Zaïre, il pourra se référer, entre autres, aux auteurs français réputés régionalistes, tels Georges Sand, Charles-Ferdinand Ramuz, Jean Giono, Henri Bosco, et, plus près de nous, Pierre Rabhi. La lecture détaillée des textes lui ménagera la possibilité d'introduire les apprenants au cœur du débat actuel sur les identités et les cultures, en rapport avec le spectre écologique contemporain.

Qu'est-ce que la Nature et qu'est-ce que l'Homme? Quel rapport existe-t-il entre les deux? Deux conceptions s'affrontent ici. La première, que l'on pourrait qualifier d'"hégélienne", et même de "cartésienne", stipule que l'homme, qui est un être doté de raison, doit s'opposer à la nature pour s'affirmer en sa qualité de créature libre – dans cette optique, la nature est considérée comme une limite, qui entraverait la marche de l'humanité vers les régions éthérées du progrès.

La deuxième tend à conférer des droits à la nature en l'humanisant : elle souligne la nécessité d'une relation harmonieuse entre l'homme et la nature et attire l'attention sur un usage responsable des ressources naturelles. Des titres comme le *Principe Responsabilité* (1979) de Hans Jonas – qui s'inscrit en faux contre les thèses d'un progrès indéfini de l'humanité développées dans le *Principe Espérance* (1954-1959) d'Ernst Bloch – le *Contrat naturel* (1990) de Michel Serres, hormis les réflexions écologiques des penseurs comme Cornelius Castoriadis, Paul Ricœur, Vaclav Havel ou E. Brown Weiss, attestent de cette nouvelle tendance qui place l'éthique et le droit au centre des problèmes écologiques actuels.

Il faudrait donc ici s'interdire d'aborder les questions environnementales en termes de différence culturelle comme le fait, par exemple, Luc Ferry dans *Le Nouvel Ordre écologique* (1992). Celui-ci semble considérer les mises au point écologiques actuelles comme antihumanistes, contraires à l'essence profonde du monde occidental, où l'homme a avant tout le devoir de "se dégager de la nature" par le biais de la culture (il reprend ainsi presque littéralement Hegel et Descartes!). En réalité, l'Occident a toujours été le siège d'une lutte acharnée entre la culture cultivée, élitaine, anthropocentriste, enseignée à l'école, et la culture anthropologique, cet ensemble de savoirs traditionnels, écartés de la liste des savoirs officiellement reconnus – ce que Michel Foucault appelle à bon droit les "savoirs assujettis", c'est-à-dire "des savoirs qui se trouvaient être disqualifiés comme

savoirs non conceptuels, comme savoirs insuffisamment élaborés, savoirs naïfs, savoirs hiérarchiquement inférieurs, savoirs au-dessous du niveau de la connaissance ou de la scientificité requise” (Foucault 1997: 9). C’est au nom de ces savoirs que les écrivains dits ruraux ou régionalistes ont été marginalisés: l’expérience humaine que véhiculent leurs textes a été, en effet, reléguée au rang de pratiques animistes ou irrationnelles.

Conclusion

Les textes à l’étude, qui appartiennent à la littérature francophone du Congo-Zaïre et qui ont l’avantage d’introduire à un débat écologique passionnant, pourraient alors permettre à l’étudiant en général et à l’étudiant occidental en particulier d’envisager la possibilité d’une autre conception du rapport entre la nature et la culture. Il prendrait ainsi conscience des limites de la culture où il a été éduqué, aux fins d’échapper au piège de l’atavisme. Au lieu de subir simplement une culture dominante, héritée d’un passé millénaire, il apprendrait à se réfléchir à partir des valeurs d’autrui et à se réapproprier le legs ancien. Au contact de l’Autre, il apprendrait à redécouvrir des savoirs ensevelis et à devenir ce qu’il est.

UNIVERSITY OF SOUTHERN MAINE

Œuvres citées

- Abdallah-Pretceille, Martine. *L'Éducation interculturelle*. Paris: Presses Universitaires de France, 2004.
- Bloch, Ernst. *Le Principe Espérance*. 3 Tomes. Trad. par Françoise Wuilmart. Paris: Gallimard, 1976-1984-1991.
- Bol, Victor- Paulin. "Introduction," *Zaire Écrit. Anthologie de la poésie zaïroise de langue française*. Tübingen / Kinshasa: Horst Erdmann / Dombi Diffusion, 1976. 11-17.
- Botolo, Magoza. "Le penseur...un luxe pour l'Afrique," *Synthèses. Revue Scientifique des Étudiants de l'Université Nationale du Zaïre* 1 (1972): 28.
- CADE (Coordination pour l'Afrique de demain). "Le 'Dire' africain. Le rôle de l'expression littéraire dans la réflexion sur le développement," <<http://www.afrique-demain.org/debat-109-le-dire-africain>>, consulté le 10 juin 2016.
- Cornélus, Henri. *Kufa*. Bruxelles: La Renaissance du Livre, 1954.
- Defays, Jean-Marc, et al. *La Littérature en FLE. États des lieux et nouvelles perspectives*. Paris: Hachette, 2014.
- Duterme, Renaud et Éric de Ruest. *La Dette cachée de l'économie*. Paris: Les Liens qui libèrent, 2014.
- Elebe, Lisembe. *Chant de la Terre. Chant de l'Eau*. Paris: Oswald, 1973.
- Ferry, Luc. *Le Nouvel ordre écologique*. Paris: Grasset, 2002.
- Foucault, Michel. *Dits et écrits (1954-1988)*. Tome IV. Paris: Gallimard, 1997.
- Giono, Jean. *Les Vraies richesses*. Paris: Grasset, 2002.
- Godard, Anne. "La littérature dans la didactique du français et des langues: histoire et Théories," dans Anne Godard, *La littérature dans l'enseignement du FLE*. Paris: Didier, 2015. 13-55.
- Hans, Jonas. *Le Principe Responsabilité. Une Éthique pour la civilisation technologique*. Trad. par Jean Greisch. Paris: Flammarion, 2013.
- Kadima-Nzuji, Dieudonné. *Préludes à la terre*. Kinshasa: Mont Noir, 1971.
- Kayembe, Emmanuel K. "Poésie et écologie. Le rapport à la terre dans *Préludes à la terre* de Kadima-Nzuji," dans Maurice Amuri Mpala-Lutebele, éd., *Trajectoires et identités des lettres congolaises. Hommage à Mukala Kadima-Nzuji*. Paris: L'Harmattan, 2015. 127-140.
- Lagarde, André et Laurent Michard, *XXe Siècle*. Paris: Bordas, 1973.
- Lejeune, Léo. *Le Vieux Congo*. Bruxelles: L'Expansion Belge, 1930.
- Masegabio, Nzanzu Mabelemadiko. *Zaire Écrit. Anthologie de la poésie zaïroise de langue française*. Tübingen / Kinshasa: Horst Erdmann Verlag / Dombi Diffusion, 1976.
- Matala, Mukadi Tshiakatumba. *Réveil dans un nid de flammes*. Paris: Seghers, 1969.
- Minne, Jules. *Bornes de l'Océan*. Élisabethville: Essor du Congo, 1946.
- Mobutu, Sese Seko. "Grand discours historique prononcé le 4 octobre 1973 par le Président Fondateur Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu wa Zabanga devant la XXVIIIe Assemblée des Nations Unies," dans *Jiwe* 2 (1973). Université Nationale du Zaïre: Campus de Lubumbashi. 75-93.
- . "Message du Président au Parti Frère du Sénégal, 14 février 1971," Ministère de

- l'Information: République du Zaïre, 1971.13.
- Mouralis, Bernard. *Littérature et développement*. Paris: Silex, 1981.
- Mudimbe, Valentin-Yves. *Entre les eaux*. Paris: Présence Africaine, 1973.
- Musangi, Paul-Olivier. *Ma Terre perdue*. Kinshasa: Belles Lettres, 1968.
- Ngal, Mbwil a Mpaang. *Giambatista Viko ou le viol du discours africain*. Paris: Hatier, 1984.
- Ngandu Nkashama, Pius. *Le Pacte de sang*. Paris: L'Harmattan, 1984.
- Ongba, Richard-Laurent (dir.), *L'Image de l'Afrique dans les littératures coloniales et post-coloniales*. Paris: L'Harmattan, 2007.
- Rabhi, Pierre. *La Convergence des consciences*. Paris: Le Passeur, 2016.
- Roumain, Jacques. *Gouverneurs de la rosée*. Paris: Zulma, 2013.
- Wellek, René et Austin Warren. *La Théorie littéraire*. Paris: Seuil, 1971.